

**LA TRANSYLVANIE ET LES ÉVÉNEMENTS RÉVOLUTIONNAIRES DE
1821 DE VALACHIE ET DE MOLDAVIE : RÉACTIONS OFFICIELLES
ET MENTALITÉS COLLECTIVES***

IOAN BOLOVAN, SORINA PAULA BOLOVAN***, ADINA CORNEA******

Abstract

The year 1821 definitely a special one had a special character in Transylvania, compared to the previous and following years. There were several tensions, protests and local unrest, without being coordinated. One certainly cannot speak of a revolution, not even of a revolt, an uprising. And yet, the echo of the events of 1821 across the Carpathians, among the Transylvanian Romanians, was obvious. In the Grand Principality of Transylvania and in Banat, the authorities recorded waves of dissatisfaction and unrest, particularly among the Romanians, fueled by rumors that “crăiuțul Todoruț” (“the little King Todoruț”) or Todorăș will free the Romanians living in those territories. The local and Austrian authorities noted in their reports the state of mind of the Romanian peasantry. These agitations took place against the more general background of the systemic crisis of feudalism. The accumulation of social and national tensions generated by this reality found its expression in the incessant peasant unrest, which, manifested in various forms, foreshadowed a re-enactment of Horea’s times. The behavior of many peasants investigated by the authorities reveals mental clichés, behaviors that were specific to moments of major crisis, of rupture between two worlds, as we find during Horea’s uprising or during the Revolution of 1848. Our paper will try to precisely present these behaviors, both of the Romanian authorities and the peasants in Transylvania during the first half of 1821.

Keywords: The revolution of 1821, Transylvania, Wallachia, Moldavia, collective behaviours.

1. Introduction

Tout d’abord, nous tenons à préciser que la notion de Transylvanie, au sens large, que nous utilisons dans le titre et dans certaines parties de l’étude, comprend deux entités politiques et administratives distinctes au moment de la révolution de

* Une version en roumain est parue dans: „Transilvania la 1821: Reacții oficiale și mentalități colective”, dans *Memoriile Secției de Științe Istorice și Arheologie a Academiei Române*, seria V, Tomul XL, 2021, p. 165–190.

** **Ioan Bolovan**, prof. dr., Babeș-Bolyai University of Cluj-Napoca (Faculty of History and Philosophy), director of the “George Barițiu” Institute of History of the Romanian Academy of Sciences, Cluj-Napoca, e-mail: ioan.bolovan@ubbcluj.ro.

*** **Sorina Paula Bolovan**, PhD, Babeș-Bolyai University of Cluj-Napoca (Faculty of Psychology and Educational Sciences), e-mail: bpsorina@yahoo.com.

**** **Adina Cornea**, PhD, Babeș-Bolyai University of Cluj-Napoca (Faculty of Letters), e-mail: adina.cornea@yahoo.com.

1821. Il s'agit tout d'abord de la Grande Principauté de Transylvanie, avec la capitale à Cluj, où se trouvaient le siège du Gubernium et de la Diète, entité autonome au sein de l'Empire des Habsbourg. D'autre part, les territoires connus aujourd'hui sous le nom de Banat, Crișana et Maramureș faisaient partie du Royaume de la Hongrie, une autre entité politique et administrative autonome, dont la capitale se trouvait à Buda (siège du Conseil Locumtenetial, une sorte de gouvernement, tandis que la Diète hongroise se réunissait soit à Buda, soit à Pojon/Bratislava), car la Hongrie faisait également partie de l'Empire des Habsbourg. Par conséquent, lorsque nous parlons de l'impact des événements au sud et à l'est des Carpates en 1821 sur ce qui s'est passé en Transylvanie, nous pensons à un seul sujet distinct dans les relations internationales de l'époque, l'Empire autrichien, mais à deux provinces du point de vue administratif. Les frontières est et sud-est de l'État autrichien se trouvaient à proximité de l'espace roumain extra-carpatique, massivement affecté par les événements politiques, militaires et sociaux qui avaient pour protagonistes les Monténégrins de Tudor Vladimirescu et les Grecs d'Alexandre Ipsilanti, qui avait d'abord pénétré de la Russie, où il se trouvait, dans le territoire de la Moldavie, pour se rendre ensuite en Valachie aussi. La complexité de la révolution de 1821 en Valachie et en Moldavie et son impact en Transylvanie obligent la recherche historique actuelle, au-delà des efforts de récupération de nouvelles sources d'information probablement encore inédites, tant la reprise sur cette base documentaire, de manière factuelle et positiviste, que la réinterprétation avec un nouveau bagage conceptuel du déroulement des événements à la fois au niveau des autorités, des élites, mais aussi au niveau des larges masses impliquées dans les événements de cette année révolutionnaire d'une part et d'autre des Carpates.

Dans ce contexte, nous commençons notre recherche par quelques questions, lançant aussi des hypothèses de travail qui nécessitent ensuite être vérifiées, documentées et intégrées dans une approche explicative comprehensive. *Une première question* légitime est si quelque chose d'inhabituel s'est produit en 1821 en Transylvanie, par rapport aux années précédentes ou à la période suivante. Si la réponse/l'hypothèse est affirmative, *une deuxième question* suit logiquement : que s'est-il passé en Ardeal, Banat, Crișana et Maramureș ? Comment pourrait-on caractériser les manifestations dans cette partie de l'Empire autrichien au cours de l'année 1821 ? Bien sûr, la réponse doit contenir tant la réaction des autorités que celle de la population, cette dernière étant très divisée du point de vue social et ethno-confessionnel. *Une troisième question* concerne la cause des actions et des événements de la Transylvanie en 1821. Bref, pourquoi cela s'est produit, quelles en sont les causes socio-économiques, politiques, etc. qui l'ont engendré ? *Une quatrième question* légitime concerne la manière dont le phénomène révolutionnaire roumain et grec a influencé l'espace transylvain, plus précisément quelles ont été les formes d'expression de l'impact ici en Transylvanie. Bien évidemment, pour cette question, nous devons examiner en même temps l'attitude des autorités, mais aussi celle de la foule, en particulier celle des Roumains dans

les territoires de l'Empire des Habsbourg situés à la frontière des phénomènes révolutionnaires générés par Tudor Vladimirescu et Alexandre Ipsilanti. Enfin, *une cinquième question* a un caractère conclusif : quelles sont les conséquences des événements de 1821 en Valachie et en Moldavie sur la Transylvanie ?

2. Historiographie du problème

Si l'on examine la manière dont la Révolution de 1821 s'est reflétée en Transylvanie au cours des deux derniers siècles, un constat s'impose dès le début, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une réflexion dont l'intensité varie au fil du temps depuis 1821. Ensuite, il faut distinguer entre : a) l'impact médiatique immédiat des événements en Moldavie et surtout en Valachie [relativement bien défini au cours de l'année 1821 grâce aux journaux autrichiens, allemands, hongrois et saxons de l'Empire, de Hongrie et de Transylvanie (*Wiener Zeitung*, *Allgemeine Zeitung*, *Magyar Kurir*, *Siebenbürger Botte*, etc.)] Cette réflexion « à chaud » sur l'évolution du phénomène révolutionnaire roumain et grec ne fait pas l'objet de notre présente démarche ; b) le reflet du phénomène révolutionnaire roumain dans l'espace extra-carpathique dans la conscience publique, surtout celle roumaine, puis dans l'écriture historique de la Transylvanie. Dans ce dernier sens, nous avons identifié quatre étapes en ce qui concerne l'attention accordée par l'historiographie roumaine de Transylvanie au moment de 1821.

2.1. La période jusqu'à l'Union de 1918

Il faut préciser le fait que jusqu'à la Grande Union, Tudor Vladimirescu n'a attiré l'attention des élites roumaines de Transylvanie que de manière passagère, les quelques synthèses de l'histoire transylvaine occultant ce sujet (y compris le massif ouvrage *Părți alese din Istoria Transilvaniei (Parties sélectionnées de l'histoire de la Transylvanie...* de George Barițiu). Les mentions sur les événements de 1821 dans la presse transylvaine de l'époque moderne ont également été extrêmement rares (3 articles seulement); comme nous l'avons mentionné ci-dessus, dans l'historiographie il n'y a eu aucune contribution. En revanche, un certain impact a pu avoir la création littéraire de deux écrivains transylvains qui ont publié à Bucarest, au début du XX^e siècle, deux poèmes sur Tudor Vladimirescu.

Nous devons une première mention du héros de Valachie à C.D. Aricescu¹ dans un article détaillant la fin tragique de Tudor, insistant sur cette dimension et sur l'échec du mouvement insurrectionnel anti-ottoman. Nous pensons que cet

¹ C.D. Aricescu, *Moartea lui Tudor Vladimirescu*, dans « Foaie pentru minte, inimă și literatură », XXII, 1859, p. 143–147.

article n'est pas apparu par hasard en 1859, l'année de l'Union des Principautés, comme conséquence de l'enthousiasme généré par le moment fondateur de l'État roumain moderne, qui a été revendiqué dans la conscience de nombreux intellectuels et politiciens de Valachie et de Moldavie précisément dans la révolution de Tudor. Or, l'image de Tudor devait être diffusée aussi parmi les Roumains de Transylvanie qui, une décennie plus tôt, lors de la révolution de 1848–1849, avaient également lutté pour l'émancipation nationale et sociale. Ainsi, le héros Tudor de Valachie pouvait être un catalyseur des énergies des Roumains de Transylvanie, un point de repère dans leurs efforts pour changer leur statut. Plus de deux décennies après l'article d'Aricescu, dans le périodique de Braşov *Gazeta Transilvaniei*,² apparaît un court article sur la proclamation de Padeş, placé à la fin du numéro, peu visible, reproduisant sans autres commentaires du journal d'au delà des montagnes *România liberă*, le texte du programme initial de la révolution de 1821. D'ailleurs, ce journal était la propriété de et était édité par D.A. Laurian, le fils du célèbre pasoptiste et historien transylvain August Treboniu Laurian. Peu après, un article sur le drapeau de Tudor Vladimirescu a été publié dans le magazine d'ASTRA *Transilvania*,³ présentant le geste du major George I. Cacaletianu. Il était le fils de Ioan Cacaletianu, un des commandants militaires de Tudor, qui lui a laissé son épée, un anneau et le drapeau de la révolution, l'appelant en quelque sorte, lorsqu'il a été capturé par les Etéristes, une sorte de chef du camp des Pandur, un commandant de son armée. Le major George I. Cacaletianu a fait don du drapeau de 1821 de Craiova, où il était officier, pour qu'il soit exposé à Bucarest. Au début du XX^e siècle, deux écrivains transylvains qui vivaient dans l'Ancien Royaume ont consacré deux poèmes au héros de Valachie, contribuant par leurs créations littéraires à la promotion de l'image de Tudor Vladimirescu dans l'espace transylvain aussi: Ştefan O. Iosif, « Tudor Vladimirescu » dans le volume *Poèmes* (1902) et George Coşbuc, « Oltenii lui Tudor » dans le volume *Cântece de vitejie* (1904). Voilà, par conséquent, un bilan modeste de la mémoire historique et historiographique de Tudor Vladimirescu, un aspect également souligné dans la première monographie écrite en 1921 par un Transylvain : « *Pour nous, les Roumains de Transylvanie, "Monsieur Tudor" de Vladimiri, cet Avram Iancu d'Oltenia est très peu connu. Nos écrivains connaissent bien la chanson : « Qui traverse le grand Olt/Qui est le brave qui remplit les pauvres gens de terreur/C'est Tudor, c'est le soldat/Qui effraie les païens/C'est l'homme fort, c'est l'habitant de Oltenia/C'est Tudor, le prince roumain ».* Nos paysans, surtout ceux de l'Olt, l'appelle Tudorin et chantent son rêve dans une chanson qui commence par les mots bien connus : Tudor, Tudor, Tudorel/Dragul mamei voinicel. Nos grands poètes George Coşbuc et Ştefan Oct. Iosif lui ont encore consacré quelques vers commémoratifs, que nous joignons à cette histoire. Et c'est tout. C'est trop

² *Adevărata proclamație a lui Tudor Vladimirescu*, dans « *Gazeta Transilvaniei* », XLIII, 1880, no. 84, p. 4.

³ *Stégulu lui Tudor Vladimirescu*, dans « *Transilvania* », XIII, 1882, p. 106–107.

peu pour un si grand homme ».⁴ Autrement dit, jusqu'à la Première Guerre mondiale, la figure héroïque de Tudor Vladimirescu et les événements de 1821 étaient assez peu connus par le grand public de Transylvanie.

2.2. Période de l'entre-deux-guerres

Un changement de paradigme n'a eu lieu qu'après la Grande Union, Tudor devenant progressivement un personnage mieux connu aussi dans les provinces réunies au pays en 1918. Les manuels scolaires d'abord, les synthèses d'histoire nationale que l'on trouvait désormais aussi dans les bibliothèques de Transylvanie, les cours d'histoire roumaine à l'Université de Cluj etc. diffusaient une histoire commune de tous les Roumains. Ensuite, la libre circulation de la presse et des publications culturelles et scientifiques d'une part et d'autre des Carpates, les conférences publiques de Nicolae Iorga et d'autres personnalités de Bucarest ou de Iași ont facilité la diffusion du culte du héros de Valachie en Transylvanie aussi. Les habitants de la Transylvanie, de la Bucovine et de la Bessarabie « ont adopté » Tudor, qui devient une partie de la mythologie nationale, tout comme Avram Iancu qui allait connaître un destin similaire en dehors de l'arc des Carpates.⁵

À l'occasion du centenaire de la révolution de Tudor, nous assistons à une véritable « explosion » par rapport aux décennies précédant l'Union. Qu'il s'agisse d'articles, de livres, de pièces de théâtre, etc., écrits par des auteurs de l'Ancien Royaume ou de Transylvanie, par des personnalités ou simplement par des historiens au début de leur carrière, tous ces matériaux pénètrent la conscience publique de la Grande Roumanie, le héros Tudor étant au centre de la plupart des écrits à l'occasion du centenaire de sa mort. En 1921, la revue de ASTRA *Transilvania* lui consacre un numéro spécial, le numéro 5, du mois de mai.⁶ La

⁴ Ioan Georgescu, *Istoria lui Tudor Vladimirescu. Ce trebuie să știe poporul despre el ?* Sibiu, 1921, p. 10sq.

⁵ Pour la problématique des héros nationaux, voir, entre autres, Cătălina Mihalache, *Politiques culturelles, pratiques sociales, exercices identitaires: festivités scolaires en Roumanie au vingtième siècle*, dans „Anuarul Institutului de Istorie « A.D. Xenopol » (Iași)”, tom LI, 2014, Supplément : *Inovație și interdisciplinaritate în cercetarea arheologică și istorică: teorii, metode, surse* (editori: Andi Mihalache, Dan Aparaschivei, Gheorghe Cliveti, Alexandru Simon), p. 279–296.

⁶ Dans ce numéro sont inclus les matériels suivants : Nicolae Iorga, la pièce de théâtre *Tudor Vladimirescu*, dans « *Transilvania* », LII, 1921, nr. 5, p. 321–339; le poème de Vasile Alecsandri, *Visul lui Tudor Vladimirescu*, p. 339–340; un fragment du roman de Bucura Dumbravă, *Haiducul*, p. 340–344; le poème de I.V. Soricu, *Domnul Tudor*, p. 344–345; Nicolae Iorga, *Tudor și ardelenii*, p. 346–347; le poème *Cântecul pandurilor dela 1821* de la Collection Gh. Dem. Teodorescu, Ioan Boroș, p. 348; un fragment du roman de Bucura Dumbravă, *Pandurul*, p. 348–351; le poème de George Coșbuc *Oltenii lui Tudor* p. 352; le fragment *Din istoria lui Tudor Vladimirescu*, du livre de Ioan Georgescu, *Istoria lui Tudor Vladimirescu. Ce trebuie să știe poporul despre el ?*, Sibiu, 1921, p. 353–357; le poème d'Aurelia Pop, *Umbra lui Tudor*, p. 358; Ioan Boroș *Răscoala lui Tudor Vladimirescu și refugiații în județul Caraș-Severin*, p. 359–378; l'article de Constantin Moisil, *Caracterul revoluției lui Tudor Vladimirescu*, p. 385–388; une récitation de deux livres sur la révolution de 1821, p. 389–393.

même année, ASTRA publie, sous la plume de son secrétaire littéraire Ioan Georgescu, dans la collection « La bibliothèque populaire de l'Association », un livre consacré à Tudor.⁷ En effet, à partir de cette année anniversaire, les ouvrages de vulgarisation, mais aussi et les travaux scientifiques sur la Révolution de 1821 et son héros commencent à se multiplier. Après l'enthousiasme suscité par le centenaire de la révolution en 1921, où les ouvrages de vulgarisation ont prévalu, les approches scientifiques⁸ des historiens transylvaniens se multiplient durant l'entre-deux-guerres. Les matériels plus courts, destinés à un public plus large, comme le compte de Ioan Georgescu, mais aussi comme les deux articles publiés par Ioan Lupaș.⁹ La récurrence dans l'historiographie transylvaine et parmi les formateurs culturels roumains de la province récemment réunie avec le Pays de Tudor et du moment de 1821 devait en quelque sorte atténuer la quasi-absence de l'époque moderne des préoccupations locales pour un tel sujet.

2.3. La période d'après-guerre

La période du régime communiste a signifié pour le sujet de la présente recherche des manifestations apparemment extrêmes : d'une part, une idéologisation (parfois excessive) de l'écriture historique sur l'année 1821, y compris parmi certains noms honorables de l'historiographie roumaine de ces décennies, qui ont souligné par certaines phrases et formulations peu inspirées soit le caractère national unitaire, soit le caractère social de la révolution. On a attribué à Tudor des intentions qu'il n'a pas eu ; les événements de 1821 ont été placés dans une longue série de phénomènes qui devaient marquer la lutte pour l'unité et la justice, au bout de la route se trouvant la création du Parti communiste et le règne glorieux du « héros » de Scornicești.¹⁰ Nous n'avons pas l'intention de condamner

⁷ Ioan Georgescu, *Istoria lui Tudor Vladimirescu. Ce trebuie să știe poporul despre el ?*, Sibiu, 1921, 96 p.

⁸ Virgil Șotropa, *Zavera din 1821 și regimentul năsăudean*, dans „Anuarul Institutului de Istorie Națională din Cluj”, V, 1926–1927, p. 135–145; Andrei Oțetea, *Românii ardeleni și nemții (austrieii) în oastea lui Tudor Vladimirescu*, dans „Apulum”, II, 1943–1945, p. 251–256; Ioan Lupaș, *Cum e înfățișat Tudor Vladimirescu în publicațiuni istorice recente ?*, dans le vol. I. Lupaș, *Studii, conferințe și comunicări istorice*, vol. V, Sibiu–Cluj, 1945–1946, p. 180–203 ș.a.

⁹ Ioan Lupaș, *Câteva cuvinte despre revoluția lui Tudor Vladimirescu*, dans „Calendarul Amicul Poporului”, LXII, 1922, p. 69–72; Idem, *Cum trăiau în Brașov boierii refugiați din Țara Românească în timpul revoluțiunii lui Tudor Vladimirescu*, dans „Țara Bârsei”, IV, 1930, nr. 1, p. 13–15.

¹⁰ Andrei Oțetea, *Țăranii români din Ardeal și mișcarea lui Tudor Vladimirescu*, dans „Studii. Revistă de istorie”, IX, 1956, no. 6, p. 51–74 („În mai puțin de două săptămâni după Proclamația de la Padeș, numele lui Tudor Vladimirescu–sub forma alintătoare de Todoraș sau Todoruș–era pe buzele tuturor românilor din Transilvania”, p. 63); Csetri Elek, *Adatok az 1821 évi népi felkelés erdélyi visshangjához*, dans „Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Series Historica”, 1959, fasc. 1, p. 67–79 („Răscoala a avut un efect asupra țăranimii române din Transilvania, pe care Oțetea l-a examinat într-un studiu separat. Desigur, mișcarea a avut și o mare influență asupra țăranilor altor naționalități din Transilvania”, pag. 78); Fritz Sontag, *Informații despre ecoul în Transilvania al*

ici les historiens qui ont dû « rendre hommage » au régime et qui ont inclus dans leurs études de telles interprétations et formulations exagérées, reprenant parfois des autres des phrases toutes faites, pour lesquelles nous pouvons facilement reconstituer à la fois le parcours et la source originale de « contamination ». Ce qui est important, c'est que la plupart du contenu des articles peut être libérée des clichés idéologiques et utilisée pour reconstruire l'impact de la révolution de 1821 en Transylvanie.

D'autre part, et cela mérite d'être souligné, l'historiographie de la période communiste a également apporté un élargissement considérable de la base documentaire non seulement sur la révolution de Tudor, mais aussi sur son écho/ses conséquences en Transylvanie, par la publication d'un corpus de documents externes, par l'impression d'études avec des documents provenant des archives internes etc. Ainsi, la contribution documentaire la plus importante est due à Andrei Oțetea,¹¹ un historien de grande réputation internationale, qui a utilisé dans ses deux importants volumes des centaines de documents provenant des archives de Vienne et de Budapest, un matériel documentaire extrêmement riche qui a servi de base à plusieurs études et articles publiés par divers historiens de Roumanie au cours du dernier demi-siècle. Nous devons également à Oțetea le chapitre *Ecoul răscobalei din Oltenia printre românii din Transilvania* dans le volume monographique *Tudor Vladimirescu et la Révolution de 1821*.¹² En même temps, certains historiens et archivistes des départements de la Transylvanie ont publié des études et des articles précieux sur l'histoire locale,¹³ qui comprenait souvent des contributions

mișcării revoluționare conduse de Tudor Vladimirescu, în „Revista arhivelor”, X, 1967, no. 2, p. 325–332 („Aceste documente sunt revelatoare pentru ilustrarea faptului că mișcarea din 1821 a avut un puternic ecou în Transilvania, unde masele populare îl așteptau pe Tudor ca să facă și acolo dreptate”, p. 325); Dan Popescu, *Documente bănățene despre revoluția de la 1821*, în „Studii de istoria Banatului”, VI–VII, 1978–1979, p. 48–58 („Revoluția, izbucnită în ianuarie 1821, n-a întârziat să aibă un puternic ecou în Banat și Transilvania, unde țărănimea urmărise cu multă simpatie evoluția evenimentelor, punându-și mari nădejdi în reușita mișcării...numele lui Tudor Vladimirescu („Todoruț”, „Todorăș”) era pe buzele tuturor celor exploatați”, p. 48); Ștefan Pascu, *Revoluția lui Tudor Vladimirescu și țărani români din Transilvania*, „Vatra”, X, 1980, no. 6, p. 111–112 („Puține zile trecură doar de la izbucnirea revoluției în Țara Românească și țărani din Transilvania nu numai că știau ce se petrece în țara vecină, dar cunoșteau și programul revoluției pe care ei neștiutorii de carte îl citeau din documente. Adică simulau citirea, știindu-l pe dinafară”, p. 111); Ana Grama, *Momentul transilvan al revoluției din 1821*, „Transilvania”, X, 1981, no. 5, p. 19–22 („Revoluția lui Tudor îi găsește pe români, pe țărani români, mai pregătiți ca oricând până acum să ia seama cu atenție la ceea ce se petrece în țările frățești”, p. 20) etc.

¹¹ *Documente privind Istoria României. Colecția Eudoxiu Hurmuzaki (serie nouă), vol. II, Rapoarte consulare austriece (1812–1823)*, soigné par Acad. Andrei Oțetea, București, 1967 (în continuare DIR, vol. II); *Documente privind istoria României. Colecția Eudoxiu de Hurmuzaki, serie nouă, vol. III. Solidaritatea românilor din Transilvania cu mișcarea lui Tudor Vladimirescu*, documents cueillis et publiés par Andrei Oțetea, Bucarest, 1967 (par la suite DIR, vol. III).

¹² Andrei Oțetea, *Tudor Vladimirescu și revoluția din 1821*, Bucarest, 1971.

¹³ Fritz Sontag, *Informații despre ecoul în Transilvania*; Dan Popescu, *Documente bănățene*; V. Leu, A. Bistreanu, *Mărturisiri ale legăturilor lui Tudor Vladimirescu cu Banatul*, dans

documentaires inédites, fruit d'investigations dans les fonds des archives de diverses villes de Transylvanie (Sibiu, Timișoara, Miercurea Ciuc etc.).

2.4. La période post-communiste

Malheureusement, après le changement de régime politique en décembre 1989, la révolution de 1821 (et pas seulement) est quelque peu tombée dans l'ombre. L'adaptation méthodologique et thématique de l'historiographie roumaine aux paradigmes de l'historiographie universelle a contribué à une quasi-oubli des thèmes qui étaient une « priorité nationale » avant 1989. Comme le montre l'utile radiographie historiographique de l'historien bucarestois Alin Ciupală,¹⁴ qui a recensé tous les écrits sur Tudor et la révolution dès l'époque moderne jusqu'en 2008, après la chute du régime communiste, très peu de nouveaux documents, livres et études sur 1821 sont apparus, et encore moins d'ouvrages sur l'impact des événements de Valachie sur la Transylvanie.¹⁵ Sans être abandonnée par l'historiographie roumaine, le sujet de la révolution de Tudor Vladimirescu, la production historiographique a considérablement diminué par rapport aux décennies précédant l'année 1989, trahissant l'appétit des jeunes historiens (mais pas exclusivement) pour des sujets considérés comme tabous sous le régime communiste, ou pour des approches méthodologiques novatrices.¹⁶ Un renouveau s'est produit à l'occasion du bicentenaire de la révolution de Tudor, au-delà des dizaines de conférences nationales et internationales organisées par de prestigieuses institutions académiques et culturelles de plusieurs centres universitaires du pays ; des monographies, des volumes de documents internes, des articles de vulgarisation et des études scientifiques ont été publiés. En raison de l'impossibilité d'une connaissance exhaustive de cette production historiographique (au moins jusqu'à

„Semenicul”, Reșița, novembre 1979, p. 46; O. Ghibu, *Contribuții la istoria revoluției din 1821. Legăturile dintre Gheorghe Lazăr și Tudor Vladimirescu*, dans le vol. *Repere sibiene. Studii și referate*, vol. II, Sibiu, 1980, p. 33–62; Liviu Boar, *Ecoul evenimentelor revoluționare românești din anul 1821 în Scaunele secuiești Ciuc și Giurgeu*, dans „Revista arhivelor”, LVIII, 1981, no. 2, p. 189–190; D. Bălașa, *Legăturile Domnului Tudor cu Banatul*, dans „Mitropolia Banatului”, XXXII, 1982, no. 1–3, p. 118–120 etc.

¹⁴ Alin Ciupală, *Revoluția română de la 1821. Tudor Vladimirescu. Bibliografie generală*, dans „Anuarul Institutului de Istorie „George Barițiu” din Cluj-Napoca”, tom XLVII, 2008, p. 557–578.

¹⁵ Constantin Juan-Petroi, *Locul relațiilor lui Tudor Vladimirescu printre fruntașii din sud-estul Banatului în pregătirea revoluției din 1821*, dans „Porțile de Fier”, I, 1996, no. 3, p. 9–11; Tudor Mateescu, *Din legăturile episcopului Vasile Moga cu refugiații din Țara Românească la Sibiu în timpul revoluției lui Tudor Vladimirescu*, dans „Revista Arhivelor”, LXX, 1993, no. 3, p. 253–258; Ruxandra Moașa Nazare, *Consecințele emigrației muntene din 1821 în Brașov și Țara Bârsei*, dans „Acta Transylvanica”, I, 2004, p. 119–130; Ionel Bota, *Anul 1821 și Țara Carașului, românii Banatului Montan și idealul unității naționale*, Oravița, 2010 etc.

¹⁶ Voir par exemple Virgil Joița, *Revoluția din 1821-mentalități țărănești*, dans „Analele Universității din Craiova. Istorie”, I, 1996, no. 1, p. 61–66.

ce que *l'Annuaire historiographique de la Roumanie* puisse suivre les années 2020–2022), nous ne donnerons pas notre avis sur le bilan historiographique récent en relation avec le présent sujet afin de ne pas être subjectifs.

3. La révolution de Tudor Vladimirescu et la Transylvanie

3.1. De l'année 1821 en Transylvanie. S'est-il passé quelque chose ou non ?

Une *première question* à laquelle il convient de répondre est de savoir s'il s'est passé quelque chose d'inhabituel en 1821 en Transylvanie, par rapport aux années précédentes ou la période ultérieure. Au stade actuel de la documentation, la réponse est positive ; nous pouvons affirmer sans réserve et avec suffisamment de certitude que l'année 1821 a été plus particulière en Transylvanie, par rapport aux années précédentes et suivantes, tant du point de vue des autorités que de celui de la foule. Les années 1819–1820 ont été compliquées/tendues, principalement parce qu'elles se succédaient à des années difficiles (la dernière grande épidémie de peste, la grande famine de 1816–1817). Outre les pénuries alimentaires, les serfs ont du faire face à de nombreux abus, notamment de la part des propriétaires ou des serviteurs des domaines qui « pour des aides alimentaires, n'ont pas hésité à demander des journées de travail bien supérieures à leur valeur... Grave par ses implications et ses conséquences, la grande famine qui a touché la Transylvanie au milieu de la deuxième décennie du XIX^e siècle reste, à notre avis, l'un des événements majeurs de cette période sans lequel l'histoire du début du siècle serait incomplète... ».¹⁷ Pourtant, les frustrations des serfs ont été amplifiées, surtout à cause de la tentative de la soi-disant *Conscriptio Czyrakiana*. Celle-ci a mécontenté à la fois la noblesse et les paysans serfs, impliquant les autorités locales, la cour de Vienne etc. Ensuite, les années 1822–1824 ont été marquées par d'autres tensions sociales, mais aussi à caractère national et religieux par l'activité des élites cléricales et intellectuelles roumaines (on anticipait pratiquement la future séparation ecclésiastique de l'Église orthodoxe roumaine de Transylvanie d'avec la hiérarchie serbe de Karlowitz, initiée énergiquement par Andrei Saguna après 1864), par l'activation, bien que faible et modérée, de la noblesse hongroise libérale etc. Entre ces limites temporelles, il y eut en 1821 plusieurs tensions, protestations et agitations locales dans la Principauté d'Ardeal, mais aussi en Banat, et dans une moindre mesure en Crișana et Maramureș, à caractère profondément social, partiellement politique (les nobles), mais sans aucune coordination entre elles. En outre, ces manifestations ont été temporaires dans certaines localités et dans très peu d'endroits les agitations ont duré plus de quelques jours et ont nécessité l'intervention ferme des autorités nobiliaires ou de

¹⁷ Ioan Ciorba, *Marea foamete din Transilvania dintre anii 1813–1817*, II^e édition, Cluj-Napoca, 2017, p. 351.

celles administratives locales et centrales. Au stade actuel de la documentation, on peut affirmer que les autorités ont été tentées plutôt de leur donner des accents hyperboliques, d'exagérer les manifestations et surtout les possibles complications, précisément pour sensibiliser la Cour de Vienne à ordonner des mesures fortes en Transylvanie. Les nombreux documents publiés suggèrent que les autorités civiles et militaires, tant centrales que locales, ont été activées, car les échos du soulèvement de 1784 se faisaient encore sentir et la possibilité d'un nouveau conflit militaire austro-russe-turc n'était pas exclue. Par conséquent, tous les mouvements en Valachie et en Moldavie, les actions des Eteristes et des Roumains devaient être surveillés de près, car il fallait éviter la « contamination » de la population transylvaine par les impulsions révolutionnaires d'au-delà des montagnes et une possible extension du conflit gréco-roumain-turc vers une internationalisation de la question devait être analysée. Une telle évolution des événements, qui aurait pu entraîner la monarchie danubienne des Habsbourg dans une nouvelle phase de la Question Orientale¹⁸ exigeait de Vienne qu'elle écarte tout spectre potentiel de troubles dans les provinces proches de la frontière avec l'Empire ottoman.

3.2. Que s'est-il passé en Transylvanie ?

La réponse à la première question de recherche étant affirmative, une *deuxième question* en découle de manière logique, à savoir : que s'est-il passé en Transylvanie, Banat, et d'une façon moins visible en Crișana et Maramureș pendant la révolution en Valachie menée par Tudor Vladimirescu et quels ont été les facteurs qui ont généré une telle expression en Transylvanie ? Comment pouvons-nous caractériser les manifestations dans cette partie de l'Empire autrichien au cours de l'année 1821 ? Bien évidemment, sur la base d'une bibliographie exhaustive et de l'analyse de centaines de documents publiés, on ne peut **PAS** parler d'une révolution en Transylvanie en 1821, ni même d'un soulèvement ou d'une révolte bien documentée qui auraient freiné, voire causé de sérieux problèmes aux dirigeants. Et pourtant, l'écho des événements de 1821 au-delà des Carpatés, chez les Roumains de Transylvanie, fut aussi, à certains endroits et moments, chez certains individus, tout à fait remarquable, comme nous le verrons plus loin.

Dans la Grande Principauté de Transylvanie et en Banat, les autorités ont enregistré au cours de l'année 1821 des vagues irrégulières de mécontentement et d'agitation, surtout parmi les Roumains, alimentées par des rumeurs selon lesquelles le « prince Todoruț » ou Todorăș libérerait les Roumains de ces territoires aussi. Les autorités nobiliaires locales, mais aussi celles autrichiennes ont noté dans leurs rapports l'état d'esprit de la population roumaine de Transylvanie à l'égard des événements des provinces situées au-delà des

¹⁸ Voir surtout Andrei Oțetea, *Contribuție la chestiunea orientală*, dans Andrei Oțetea, *Scrieri istorice alese*, éd. Fl. Constantiniu, Ș. Papacostea, Cluj-Napoca, 1980, p. 69–186.

montagnes, comme le montre la lettre d'Alexe Noptsea, le dirigeant du comté de Hunedoara, adressée au gouverneur de la Transylvanie, au printemps 1821 : « Toutes les circonstances montrent que les paysans roumains d'ici apprécient ce qui s'est passé en Valachie, et dans le cas d'une invasion venant de là, ils seraient certainement prêts à s'y joindre ».¹⁹ Par conséquent, les autorités et les représentants des classes sociales privilégiées ont donc ressenti avec acuité le danger d'une nouvelle « horiade », la terminologie utilisée dans les rapports du/vers le gouvernement de Transylvanie et de la/vers la Cour de Vienne étant sans équivoque par rapport à ce qui pourrait éclater, dans certaines circonstances, en Transylvanie aussi. Les élites politiques et administratives des ethnies qui composaient le soi-disant système *Unio Trium Nationum*, mais aussi les hauts représentants de la Cour de Vienne de Transylvanie, ont pris conscience du danger de voir le soulèvement paysan de 1784 se répéter en Transylvanie, d'autant plus que tous étaient conscients de l'augmentation excessive des obligations des serfs (pas seulement des Roumains majoritaires), ce qui créait un état de tension endémique dans la province. Par conséquent, sans qu'il y ait au moins une révolte organisée et étendue dans la Grande Principauté de Transylvanie et de Banat, les documents ont retenu suffisamment de déclarations et d'actes de « bravade » de la part de certains serfs qui espéraient que Tudor amènerait leur libération aussi. Les autorités ont eu tendance à donner des accents hyperboliques à ces actes relativement isolés, sans coordination et sans un leader pour coaguler toutes les énergies au niveau local et régional.

3.3. Les causes des manifestations en Transylvanie en 1821

3.3.1. La dimension sociale : la crise systémique du féodalisme

Il est sans doute que les troubles et les mécontentements qui se sont produits en Transylvanie en 1821 (et non seulement) ont eu lieu avant tout dans le contexte plus général de la crise systémique du féodalisme qui, pour faire face aux nouveaux défis économiques et sociaux posés par l'évolution de la société européenne en général, a eu recours à des palliatifs et des formules administratives qui ne pouvaient pas effacer la nécessité de plus en plus visible de passer à d'autres relations juridiques et économiques entre les nombreux travailleurs et les quelques personnes qui étaient les principaux bénéficiaires de l'exploitation de leur travail. La plupart des spécialistes roumains et étrangers en histoire économique et sociale ont formulé de manière explicite ces causes profondes du soulèvement de 1784 tout d'abord, mais aussi de la chaîne continue de tensions et de protestations jusqu'au milieu du XIX^e siècle, où elles ont atteint leur apogée lors de la révolution de 1848. Ce ne sont pas seulement la robota, la dijma et les plocoane qui pesaient sur les serfs de Transylvanie, mais aussi leurs autres obligations envers l'État : les impôts

¹⁹ *Istoria românilor*, vol. VII, tome 1, coordinateur Dan Berindei, Bucarest, 2003, p. 42.

publics pour le fonctionnement de l'appareil d'État, les impôts payés uniquement par les paysans et les citoyens, les nobles en étant exemptés, le cantonnement des soldats, les transports pour l'armée, les abus de tous contre les serfs etc. Selon les calculs de ceux qui ont étudié les réalités économiques et sociales, rien qu'entre 1766 et 1820, la contribution des comtés de Transylvanie au trésor autrichien a été multipliée 18 fois environ. Selon Andrei Oțetea, à partir de la fin du XVIII^e siècle, elle a augmenté à cause de la conjoncture favorable du prix des céréales et de la progression de l'alodisation des domaines seigneuriaux en vue de la production pour le marché, suite à l'augmentation démographique générale en Europe, qui demandait plus d'aliments pour la consommation. En outre, la situation des paysans s'est encore détériorée à l'approche de la révolution de 1821 et par la généralisation de la pratique des seigneurs féodaux²⁰ de l'affermage des domaines.

À son tour, David Prodan a démontré le fait que lors de la visite de l'empereur François I^{er} en Transylvanie en 1817, des milliers de plaintes et de pétitions lui ont été remises, qui mettaient en évidence l'acuité des problèmes sociaux, ainsi que la nécessité de prendre des mesures urgentes dans la vie économique et sociale de la province.²¹ Les plaintes et les pétitions adressées au monarque (comme cela durant le siècle précédent lors des visites de Joseph II) témoignent de l'acuité des problèmes sociaux et économiques et de l'urgence de prendre des mesures radicales dans ce domaine. La conscription (ou plutôt la tentative de conscription) cзыrakienne de 1819–1820 a accru le mécontentement en Transylvanie, tant chez les serfs que chez les nobles. Vienne voulait imposer en 1819 un nouveau règlement d'urbanisme visant à inventorier la surface des terres et à établir plus équitablement les obligations des serfs en fonction de la taille du lot qu'ils possédaient, initiative évidemment louable car elle aurait contribué à la fois à réduire le mécontentement des serfs et à « régulariser la situation de la propriété foncière, comme base d'une augmentation du montant des contributions, afin de rééquilibrer les finances de l'empire ». Cependant, la réaction de la noblesse fut particulièrement véhémente, protestant et soutenant le fait que seule la Diète de Transylvanie avait le droit exclusif d'introduire de telles réglementations. En même temps, les propriétaires des terres ont persuadé les paysans de ne déclarer qu'une partie des terres qu'ils possédaient, afin de ne pas être taxés en plus par le gouvernement... Le schéma de la taille prévue des lots dans toutes les juridictions de la principauté, établi sur cette base, contenait des valeurs si basses que son application aurait signifié une réduction considérable des terres réellement possédées par les paysans, si bien que, finalement, la cour impériale préféra céder aux exigences nobiliaires et abandonner son projet... ».²²

²⁰ Andrei Oțetea, *Țăranii români din Ardeal*, p. 54sq.

²¹ Voir D. Prodan, *Problema iobăgiei în Transilvania 1700–1848*, Bucarest, 1989.

²² Ladislau Gyemant, *Epoca renașterii naționale*, dans le vol. *Istoria Transilvaniei*, vol. III, coord. Ioan-Aurel Pop, Magyari András, Thomas Năgler, Cluj-Napoca, 2008, p. 268.

3.3.2. La dimension politique nationale

La dimension sociale détaillée ci-dessus a mis en évidence un état de mécontentement aigu qui existait surtout au niveau des foules. Certains documents sur l'impact de la révolution de Tudor en Transylvanie suggèrent également une autre dimension, politique et nationale, même si elle ne concernait pas autant de personnes que la dimension sociale. Les autorités autrichiennes, mais aussi les élites des trois nations privilégiées de Transylvanie avaient toutes les raisons de s'inquiéter d'une éventuelle activation nationale, non seulement des dirigeants roumains, mais aussi de l'ensemble du corps national, car, dans le domaine de la politique nationale, les Roumains, par leurs élites, avaient suffisamment d'antécédents dès le siècle précédent. L'action politique nationale est partie de l'Église grecque catholique, la seule à disposer d'une structure organisationnelle fonctionnelle au milieu du XVIII^e siècle, reconnue par les États privilégiés de Transylvanie, mais aussi par la Cour de Vienne. Le premier à se distinguer dans cette démarche de revendication a été l'évêque Inochentie Micu. Après l'intronisation de l'impératrice Marie-Thérèse en 1740, Inochentie Micu se rendit à Vienne où il resta 15 mois, période durant laquelle il tenta d'obtenir une audience auprès de la Cour et envoya plusieurs mémoires à l'impératrice.²³ Rentré chez lui sans avoir réussi à obtenir quelque chose de concret de la Cour, l'évêque n'abandonna pas la lutte, envoya des mémorandums aux autorités provinciales, eut des entretiens avec divers fonctionnaires etc. En conséquence, pour son activité « révolutionnaire », Inochentie Micu fut convoqué à Vienne en 1744, mais avant de partir, il convoqua « le synode général (le grand synode), auquel il appela non seulement des prêtres mais aussi des laïcs, parmi lesquels plusieurs paysans, et non seulement unis mais aussi non-unis ». Au cours des travaux du synode, l'évêque Inochentie Micu a rendu compte de ses actions jusqu'alors et a demandé l'approbation des personnes présentes pour continuer la lutte.²⁴ Le geste de l'évêque uni d'inviter les gréco-catholiques et les orthodoxes roumains aux débats du synode a été extrêmement important. La nation roumaine de Transylvanie se confrontait aux mêmes problèmes et il était naturel qu'Inochentie Micu soit sensible à la situation tout aussi difficile des Roumains orthodoxes.

Le précédent politique et institutionnel créé par l'évêque Inochentie Micu n'est pas resté sans écho dans la conscience de la faible élite roumaine de Transylvanie. Dans la seconde moitié du Siècle des Lumières, cette élite roumaine s'est enrichie d'éléments issus des officiers et sous-officiers des régiments frontaliers créés par les Autrichiens, avec des intellectuels éduqués principalement dans les écoles catholiques de l'empire, avec des marchands riches (dont certains d'origine macédonienne), avec une large base ecclésiastique (évêques, protopopes,

²³ D. Prodan, *Supplex Libellus Valachorum. Din istoria formării națiunii române*, nouvelle édition avec des ajouts et précisions, Bucarest, 1984, p. 168.

²⁴ *Ibidem*, p. 175.

prêtres) etc. Dans ces conditions, à la fin du XVIII^e siècle on reprend le combat politique et national, avec la rédaction de plusieurs mémorandums, actes politiques représentatifs du nouvel esprit de liberté apporté sur la scène de l'histoire par la Révolution française. Dans le *Supplex Libellus Valachorum* de 1791, il est demandé à l'empereur Léopold de permettre aux Roumains, au cas où les États privilégiés de Transylvanie ne leur accorderaient pas ce qui est demandé dans le mémorandum, de tenir « *une assemblée nationale, sur la manière et le lieu de la tenue de laquelle les deux évêques de la nation de la province, prenant l'avis de quelques personnes du clergé, de la noblesse et de l'État militaire, devraient faire des propositions à Votre Majesté le plus tôt possible* », ²⁵ invoquant le modèle illyrien des assemblées publiques nationales des Slaves de la monarchie. Sans avoir d'effet, le mémorandum n'a pas découragé, mais plutôt stimulé la lutte politique et nationale des élites roumaines. L'acte politique suivant, le deuxième *Supplex Libellus* (de 1792 - IB), allait encore plus loin puisqu'il appelait à un congrès de la nation dans lequel seraient convoqués des députés non seulement de l'État militaire, noble, ecclésiastique et civil, comme l'avait demandé le premier *Supplex*, mais aussi de la plèbe, des paysans ! Comme l'a bien souligné D. Prodan, le nouveau *Supplex Libellus* est tourné vers l'avenir car il inclut aussi le « quatrième pouvoir » parmi les députés qui allaient débattre du sort de la nation roumaine en Transylvanie, au tournant de deux siècles, en fait entre deux mondes de plus en plus différents. Les deux *Supplex* ont secoué la conscience des classes privilégiées de Transylvanie, dérangeant les élites des Hongrois, des Sicules et des Saxons par leurs revendications, qui auraient fait entrer les Roumains dans la vie politique de la principauté. Ces classes privilégiées ne voulaient pas perdre leur monopole sur la direction de la province, ce qui a conduit au rejet véhément des demandes formulées naturellement par les Roumains. D'autres mémoriaux ultérieurs (notamment le nouveau *Supplex* de 1804), ainsi que la lutte pour l'élection d'un évêque roumain à la tête du diocèse orthodoxe roumain de Transylvanie, qui n'avait eu que des évêques serbes pendant plus d'un demi-siècle (un projet religieux national mené à bien seulement en 1810 avec l'élection de Vasile Moga comme évêque) etc. ont maintenu la dimension nationale roumaine sur l'agenda public de la Transylvanie et de la Cour de Vienne.

À la veille de la révolution menée par Tudor Vladimirescu, les initiatives du mouvement pour l'émancipation des Roumains ont également pris de l'ampleur dans la région du Banat, autour du protopope orthodoxe roumain Vasile Georgevici de Timișoara, qui adressa plusieurs mémoires à la cour de Vienne et aux cercles dirigeants catholiques de l'empire (1820, 1822 et 1825), dans lesquels il demandait l'élection d'évêques roumains (ou du moins connaissant le roumain) dans les diocèses d'Arad, Timișoara et Vârșeț, qui étaient principalement habités par des Roumains. Comme les écoles des Roumains étaient soutenues par l'Église, le

²⁵ *Ibidem*, p. 480.

protopope Georgevici demanda également « la nomination de directeurs d'école à la tête des districts de Timișoara et de Caransebeș, l'établissement d'un inspecteur suprême des écoles orthodoxes, connaissant à la fois le roumain et le serbe. À l'appui de ces demandes, revenait en actualité les arguments traditionnels du mouvement roumain d'émancipation concernant l'âge et le nombre prédominant de Roumains, les fonctions publiques exercées proportionnellement à leur poids ».²⁶

Voilà, par conséquent, seulement deux causes profondes des problèmes réels ressentis par les autorités chez les Roumains de Transylvanie en 1821, mais plus encore, des amplifications possibles qu'ils auraient pu connaître dans certaines conditions, qui ont induit une psychose collective tant chez les représentants des nations privilégiées que chez les autorités nobiliaires et administratives-militaires de la province.

4. Attitudes et comportements collectifs

4.1. La réaction des autorités

Au cours des événements de 1821 dans l'espace extracarpatique, surtout pendant la première partie de l'année où les événements politiques, sociaux et militaires en Valachie et en Moldavie se développaient à un rythme vertigineux, les autorités ont suivi avec intérêt non seulement ce qui se passait dans l'espace extracarpatique, mais aussi les réalités intérieures afin de prévenir l'éclatement de la « crise » à l'intérieur du pays. Bien sûr, les principales préoccupations des autorités civiles, administratives et militaires de Transylvanie étaient de maintenir les éléments révolutionnaires roumains et grecs hors des provinces, de diminuer l'impact de la propagation vers les foules des nouvelles en provenance d'au-delà des Carpates, de prendre des mesures rigoureuses pour garder les frontières, de surveiller le comportement des paysans en général et des Roumains en particulier etc. Une riche correspondance s'est déroulée entre les principaux acteurs politiques, administratifs et militaires chargés de gouverner la Transylvanie, qu'ils soient locaux ou de Vienne.

À Vienne, l'autorité suprême était représentée par l'empereur François I^{er}, qui recevait directement et de manière synthétique des rapports et des informations de Samuel Teleki, le président de la chancellerie aulique de la Transylvanie basée à Vienne, du chancelier Metternich, du Conseil Locumtenetial hongrois à Buda, et de Bánffy György, le gouverneur de la Transylvanie, le Gubernium ayant son siège à

²⁶ Ladislau Gyemánt, *Epoca renașterii naționale*, p. 271. Voir surtout l'étude de Nicolae Bocșan, *Opțiuni sociale și democratice în procesul constituirii solidarității naționale moderne. 1821–1848*, dans le vol. *Națiunea română. Geneză, afirmare, orizont contemporan*, coordonateur Ștefan Ștefănescu, București, 1984, p. 338–377, mais aussi Keith Hitchins, *Conștiință națională și acțiune politică la românii din Transilvania, 1700–1868*, Cluj-Napoca, 1987.

Cluj. La principale source d'information pour les décideurs étaient les consulats autrichiens de Iași et de Bucarest, puis les starosties de Focșani, Piatra Olt et Târgu Jiu, ainsi que les commandements militaires suprêmes de Sibiu et de Timișoara, qui recevaient à leur tour des informations non seulement des consulats et des starosties, mais aussi des chefs des régiments situés le long de la frontière avec la Valachie et la Moldavie.

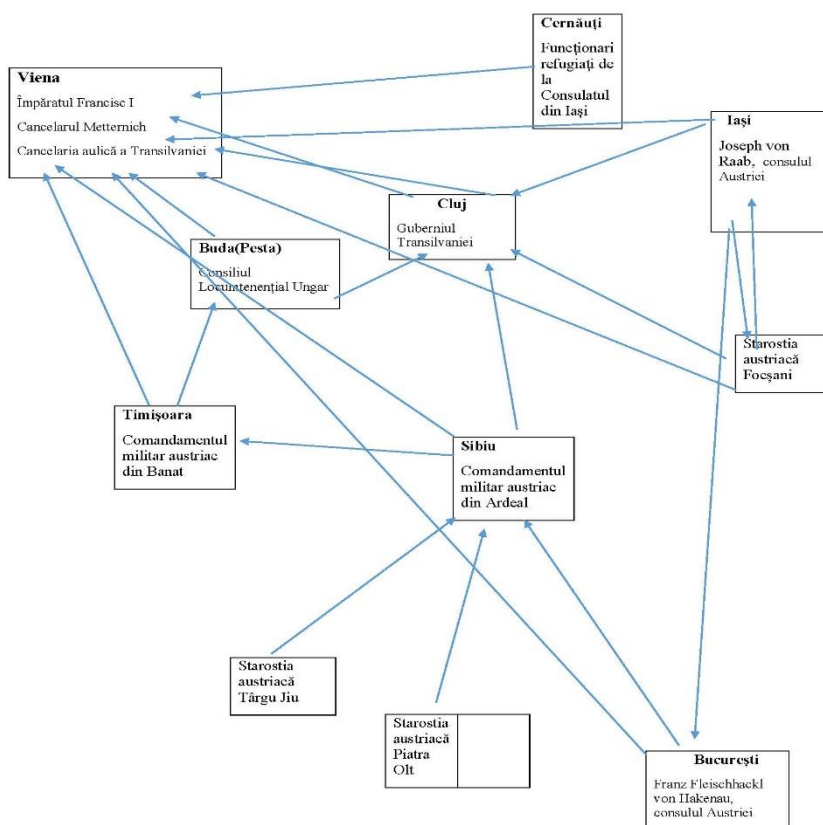


Fig. no. 1. La communication interinstitutionnelle en 1821.

Parmi les premières correspondances importantes pour les autorités impliquées dans le processus de communication de cette année, on note le rapport adressé le 17 février 1821, depuis Bucarest, par Franz Fleischhackl von Hakenau, le consul autrichien à Bucarest, au chancelier Metternich à Vienne, dans lequel il

présentait le développement des événements en Valachie, la participation enthousiaste des rebelles, les mesures d'armement des marchands et des vendeurs de Bucarest etc., mais aussi sa peur que les Roumains de Transylvanie ne soient contaminés par l'esprit de rébellion ressenti au sud des Carpates. Dans ces circonstances, le consul ne pouvait reprimer sa crainte que l'esprit de liberté exprimé par Tudor ne se propage chez ses « frères voisins de Transylvanie comme une maladie contagieuse, d'autant plus que les paysans d'ici ne sont pas bien traités par leurs propriétaires, et qu'eux, les paysans, n'ont pas été tentés jusqu'à présent par une rébellion similaire ou au moins par une émigration nombreuse vers la Valachie, ces deux maux étant de la plus grande importance pour l'État et devant être prévenus par les moyens les plus efficaces ».²⁷ Il était normal pour le consul de Bucarest, ainsi que pour le consul de Iasi, Joseph von Raab, que les premières informations sur ce qui se passait dans les Principautés roumaines soient transmises à Vienne, au chancelier Metternich, puis aux autres autorités provinciales. D'ailleurs, Metternich recevait également des rapports des commandements militaires autrichiens de Sibiu et de Timișoara, du Gouvernement de la Transylvanie de Cluj, des starosties autrichiennes de Focșani, Piatra Olt ou Târgu Jiu etc. Périodiquement, les consuls de Bucarest et de Iași, même après s'être réfugiés à Sibiu et à Cernăuți, continuent d'envoyer à Vienne des informations en temps réel obtenues auprès des fonctionnaires des consulats restés à leur poste. Ainsi, le 12 mai 1821, le consul Franz Fleischhackl von Hakenau envoie de Sibiu au chancelier Metternich un rapport complexe, mais rassurant, basé sur les données qu'il avait reçues de l'agent consulaire autrichien Udritsky resté à Bucarest. Il décrit les actions des Eteristes et de Tudor, mais aussi les mesures de sécurité prises à la frontière par les autorités militaires autrichiennes en Transylvanie etc. : « Le commandement militaire général de Transylvanie, qui observe toujours les mouvements des rebelles le long de la frontière impériale, a sans aucun doute pris les mesures les plus utiles afin de protéger le territoire autrichien contre tout dommage et contre toute injustice de la part de ceux qui ont troublé la situation en Valachie ».²⁸

Le gouvernement de la Transylvanie, basé à Cluj, a essayé de limiter la circulations de la population d'une part et d'autre des Carpates, non seulement de la Moldavie et de la Valachie vers l'intérieur de l'arc des Carpates, comme l'avaient déjà fait des centaines de personnes, surtout de riches nobles et marchands de Valachie, mais aussi de la Transylvanie vers la zone extracarpatique. Le 29 mars 1821, le Gubernium avait ordonné une telle mesure, interdisant la délivrance de passeports pour les deux principautés, mais aussi la sortie d'armes et de munitions du pays.²⁹ Avant cette mesure, l'exécutif de la Transylvanie a ordonné la mise en place de commissaires territoriaux à Ciucul de Jos, Ciucul de

²⁷ *DIR*, vol. II, p. 611 sqq.

²⁸ *Ibidem*, p. 692.

²⁹ Liviu Boar, *Ecoul evenimentelor revoluționare*, p. 189.

Sus, Cașin et Giurgeu, qui, avec les soldats du Régiment des garde-frontières sicule no I, commandé par le colonel Novak, empêcheraient l'entrée frauduleuse d'éléments révolutionnaires de Moldavie sur le territoire de l'Ardeal. D'ailleurs, le 3 mai 1821, le commandant militaire suprême des troupes autrichiennes à Sibiu, le baron général von Schustekh, a demandé aux postes de douane de Tulgheș et de Ghimeș d'augmenter leurs effectifs et leurs capacités de défense afin d'empêcher l'entrée d'éléments turbulents en provenance de Moldavie, tout comme il avait demandé au Régiment roumain de gardes-frontières no I d'Orlat de surveiller les « émissaires » révolutionnaires venant de Valachie en vue d'un éventuel recrutement de certains gens d'Ardeal dans l'armée au sud des Carpates. On a donné l'exemple d'un ancien officier d'ulani (soldats) qui a quitté Bucarest le 15 avril 1821 pour venir à Brasov avec la mission de recruter des volontaires.³⁰

Les rapports entre les différents échelons de l'armée autrichienne de la Transylvanie et de Banat sont également très intéressants, car elle disposait aussi du personnel qualifié dans la collecte, l'analyse et le traitement des informations, capable de distinguer les rumeurs des informations ayant un degré de véracité plus ou moins élevé. Ainsi, les 22 et 23 avril 1821, le colonel Ludwig von Schwind, commandant de la garnison des garde-frontières et du poste de quarantaine de Turnu Roșu, envoie une lettre au commandant militaire suprême de Sibiu, le baron-général von Schustekh, avec des nouvelles fraîches sur les événements en Valachie : « Un homme très sérieux et érudit m'a révélé que le larbin Thodor, sous le masque trompeur d'idées totalement différentes, serait certainement dans la plus parfaite entente avec Ipsilandy, et qu'en cas d'échec de ses coups—s'il ne pouvait pas arriver en Russie—il aurait l'intention de se retirer par le col de Vulcan en toute sécurité. Dans ce dernier cas, sa présence dans le pays exigerait la plus grande attention, car on dit qu'il a déjà fait savoir aux hommes de son détachement révolutionnaire qu'il allait joindre, après que tout ait été préparé par ses amis de Transylvanie³¹ et quand le moment opportun se présenterait, sa cause à celle des opprimés de ce pays, afin de défendre leurs droits humains ». ³² Comme dans d'autres moments de crise majeure, les rumeurs ont joué un rôle important dans l'orientation des comportements individuels et collectifs. Le plus souvent, certaines informations présentées/rapportées comme fiables ont été réfutées par le cours des événements ou par d'autres données présentant un degré d'objectivité plus élevé.

Au cours de l'année 1821, les autorités politiques, administratives et militaires ont changé plusieurs fois leurs priorités. Au cours des premiers mois,

³⁰ *Ibidem*, p. 190.

³¹ Probablement certains officiers autrichiens étaient au courant de l'amitié du protopope de Mehădia Nicolae Stoica de Hațeg avec Tudor dès la décennie antérieure à la révolution, du fait que Tudor avait l'habitude de passer de manière périodique plusieurs jours aux thermes de la région de Cerna, où ils avait des réunions avec de divers intellectuels et membres du clergé roumain d'ici, conformément à D. Bălașa, *Legăturile Domnului Tudor cu Banatul*, dans „Mitropolia Banatului”, XXXII, 1982, no. 1–3, p. 118–120. Voir aussi Ionel Bota, *Anul 1821 și Țara Carașului*, p. 10sqq.

³² Fritz Sontag, *Informații despre ecoul în Transilvania*, p. 329.

elles ont été préoccupées surtout d'empêcher l'entrée d'éléments turbulents en Transylvanie (Ardeal et Banat), qui auraient pu stimuler les esprits locaux et recruter des volontaires pour l'armée de Tudor. De même, une grande attention a été portée à la surveillance des actes de protestation ou de toutes sortes de tensions et mécontentements qui auraient pu se propager dans l'espace public et agiter la foule. Compte tenu des antécédents concernant la rébellion et la révolte en Transylvanie, il était naturel que Vienne, le Gubernium et les organes administratifs des comtés et des communes veillent à éloigner le spectre d'une nouvelle « horiada ». Presque toute la correspondance publiée révèle une telle réalité, que les autorités soient locales ou centrales, compte tenu des antécédents sociaux (non seulement le soulèvement de Horea, Cloșca et Crișan, mais aussi les centaines de plaintes écrites ou les révoltes locales identifiées par les historiens dans les décennies qui ont précédé la révolution de 1848).³³

Un exemple de cette préoccupation est la lettre du général Baron von Schustek datée du 24 mars 1821, adressée au commandant du Régiment roumain des garde-frontières de Năsăud II, le colonel Anton Zatzki, dans laquelle il lui demandait de vérifier si l'aumônier militaire Stoian Bașiotă, retraité, qui s'est rendu en Munténie pour servir Tudor Vladimirescu et son armée, se rendrait sur le territoire du régiment. On demandait au colonel d'arrêter l'aumônier militaire à la retraite s'il était trouvé sur le territoire du régiment de Năsăud, parce qu'il était potentiellement dangereux pour les intérêts de la monarchie, jouissant d'une certaine popularité parmi les Roumains. La crainte du commandant militaire suprême de Sibiu était que Tudor non plus ne raterait pas l'occasion de profiter du volontaire expérimenté arrivé à Bucarest, et qu'il l'encouragerait à recruter des adeptes de « sa loi » de la Transylvanie, y compris des gardes-frontières actifs ou retraités, pour les intégrer dans l'armée des Pandours.³⁴

L'attention des commandants des compagnies et des bataillons des gardes-frontières qui faisaient partie du régiment roumain no II de Năsăud devait se canaliser au-delà des gardes-frontières pour contrôler les individus susceptibles de colporter des nouvelles ou des rumeurs sur ce qui se passait dans la zone extra-carpathique. Ainsi, dans une allocution du 27 mars 1821 du colonel Anton Zatzki, le commandant du régiment de Năsăud, aux officiers sous son

³³Voir chez *Erdélyi jobbágyok panaszlevelei. Kordokumentumok az erdélyi falu életéből, 1771–1848*, Kiad. és bev. Kovách Géza, Bukarest, 1971; Toth I. Zoltan, *Mișcările țărănești din Munții Apuseni până la 1848*, Bucarest, 1955.

³⁴Virgil Șotropa, *Zavera din 1821*, p. 136 sq. D'ailleurs, parmi les autorités on véhiculait l'hypothèse que les garde-frontières (roumains) étaient un canal potentiel de transmission d'informations sur la révolution dans les Principautés, l'obligation des commandants militaires étant de superviser étroitement leur comportement, cf. Andrei Oțetea, *DIR*, vol. III, p. 25. De plus, selon la note du comité suprême du comté de Hunedoara, Alexe Noptsea, adressée au gouverneur de la Transylvanie le 7 avril 1821, seulement deux jours auparavant, le 5 avril, deux gardes qui avaient vendu du bois à la foire de Deva « ont dit sans aucune hésitation que dans 2–3 semaines le rebelle Tudor de Valachie viendrait ici aussi et fera d'autres règles », cf. Andrei Oțetea, *DIR*, vol. III, p. 191.

commandement, il attirait leur attention sur la nécessité de surveiller les tavernes aussi, tous les lieux de passage des voyageurs, où de nombreuses personnes pouvaient se réunir et où des « individus dangereux » pouvaient parler des événements en Moldavie et en Valachie.³⁵ Dans le même esprit de surveillance de tous ceux qui étaient de bons communicateurs ou qui avaient la possibilité d'informer la population sur Tudor et son armée, les officiers des régiments des garde-frontières devaient surveiller l'activité des moines et des prêtres, et transmettre immédiatement au commandement suprême de Sibiu toute information sur leurs actions jugées dangereuses pour l'ordre et la paix en Transylvanie.³⁶

Après la mort de Tudor et la défaite des éteristes à Drăgășani, puis après la décimation des détachements éteristes réfugiés en Moldavie, l'intérêt des autorités s'est concentré sur la prévention de l'entrée en Transylvanie des restes de l'armée éteriste ou des groupes de Pandours. L'intention claire était de garder le plus possible à distance des frontières de la province des éléments armés qui pouvaient constituer un soutien humain important pour les serfs de Transylvanie, mais aussi pour tous les mécontents qui étaient prêts à se rebeller contre l'ordre existant. Enfin, le fait de les repousser immédiatement de la frontière éloignait la perspective de voir les rebelles piller les foyers des habitants de Transylvanie près de la frontière avec la Moldavie et la Valachie. Le même colonel Ludwig von Schwind a envoyé le 27 juin 1821 une lettre urgente au lieutenant-major Csemersky, chef du poste de douane de Piatra Rea, dans laquelle il déclarait qu'« aucun rebelle de l'autre côté ne doit être toléré dans les États de la c.c. et qu'il doit être immédiatement repoussé à la frontière. En conséquence, cela doit être fait sans crainte, et tous ceux qui se présentent en vêtements militaires ou avec des armes doivent être rejetés avec des mots sages, avec la remarque que même s'ils se faufilent dans le pays, au cas où ils seraient attrapés, les autorités devront les traiter comme des rebelles et comme des délinquants sanitaires et les extradier ».³⁷ Évidemment, de tels ordres ont été envoyés par le commandement militaire suprême de Sibiu non seulement aux postes de douane du sud de la Transylvanie, mais aussi à ceux situés à la frontière avec la Moldavie (par exemple, la lettre du 3 août 1821 du lieutenant-major Dobay à ses supérieurs etc.)

4.2. Réaction de la foule

Comme dans tous les moments de crise, de rupture sociale ou politique, les rumeurs ont proliféré en Transylvanie en 1821, agitant les individus, les groupes plus ou moins importants, et alertant au plus haut degré les autorités politico-administratives et militaires. Les constructions imaginaires sont généralement destinées à compenser les désillusions, à lever l'incertitude et la peur, et constituent

³⁵ Virgil Șotropa, *Zavera din 1821*, p. 136.

³⁶ Andrei Oțetea, *DIR*, vol. III, p. 26; Virgil Șotropa, *Zavera din 1821*, p. 137.

³⁷ Fritz Sontag, *Informații despre ecoul în Transilvania*, p. 330.

une véritable « thérapeutique » sociale. Les mythes, les rêves ou les utopies agissent en général comme une force libératrice sur les peurs, les angoisses et les frustrations. En ce sens, ce qui s'est passé en 1821 en Valachie, en Moldavie et, dans certains cas, en Transylvanie, s'inscrit dans la typologie des manifestations individuelles et collectives observées sur le plan interne lors du soulèvement de 1784 ou de la révolution de 1848, ou au niveau européen lors de la Révolution française ou d'autres phénomènes similaires.³⁸ Comme pendant la Révolution française, en Transylvanie aussi, les témoins enquêtés en 1821 se font l'écho des rumeurs et des paroles prononcées (ou écrites) d'un lieu à l'autre. Ainsi, les procès et les auditions de témoins ont contribué à enrichir et à transmettre un univers fantasmagorique.³⁹

Les formes d'expression, au cours de l'année 1821, des nombreux serfs mécontents de leur statut socio-économique dégradé à la suite de leur dépossession par les nobles et de leurs obligations croissantes envers l'État, tout d'abord en Ardeal, mais aussi en Banat, territoires situés près de la frontière avec les Principautés roumaines, ont été multiples. L'une d'entre elles était aussi de tenter de profiter de l'état de rébellion en Valachie et de chercher une vie meilleure sur les domaines d'autres féodaux. Ainsi, sentant et pressentant la « panique » des autorités et des nobles dans le contexte de la diffusion en Ardeal et Banat des nouvelles concernant Tudor et ses Pandours, plusieurs serfs ont tenté de quitter leurs domaines, d'autant plus que le lien avec la terre avait été aboli en 1785 par Joseph II, mais ce désenvoutement fut rarement mis en pratique dans la période qui suivit. Le 9 mars 1821, le Commandement général militaire de Banat informait la Chancellerie de Vienne que « toutes les mesures pour la sécurité des frontières en rapport avec les troubles en Valachie Mineure » ont été prises au niveau local. Le commandement du régiment Veghelyi, stationné à Jupani, par l'ordre n° 895/b du 30 avril 1821, informait les autorités du département de Caraș que « les serfs de 7 villages sur les rives de la rivière Timiș se sont soulevés, demandant de se déplacer sur un autre territoire ». La Congrégation Comitatus du département de Caraș a décidé que le vice-commissaire, avec une commission nommée à cet effet, devaient enquêter et rétablir la situation antérieure. En ùêù temps, elle a également attiré l'attention du commandant militaire sur la nécessité de ne pas permettre aux serfs « sous aucun prétexte de quitter les terres tenues ».⁴⁰ De plus en plus de rapports des autorités reflètent l'état de tension endémique dans la province. Le Comte de Crasna, Pál Bánffy, rapportait au Gouvernement de la Transylvanie que

³⁸ Voir, entre autres, Toader Nicoară, *Introducere în istoria mentalităților colective* (étude introductive, sélection et traduction des textes par T. Nicoară), Cluj-Napoca, 1995. Extrêmement utile est l'ouvrage plus ancien de Michele Vovelle, *La mentalité révolutionnaire: société et mentalités sous la Révolution française*, Paris, 1985.

³⁹ B. Baczko, *Ieșirea din teroare. Termidor și Revoluția*, Bucarest, 1993, p. 180.

⁴⁰ Dan Popescu, *Documente bănățene*, p. 50.

« les paysans de ce comté ne veulent plus dépendre du propriétaire terrien », ⁴¹ ce qui confirme le caractère essentiellement social des actes de protestation et des mécontentements exprimés en 1821 dans la région de la Transylvanie aussi.

Comme nous l'avons déjà mentionné, dans la Grande Principauté de Transylvanie, mais aussi en Banat, les autorités ont enregistré, surtout pendant la première moitié de l'année 1821, des vagues de mécontentement et d'agitation, surtout parmi les serfs roumains, alimentées par des rumeurs selon lesquelles le « *prince Todoruț* » ou *Todoraș* libèrerait les Roumains dans ces territoires aussi. L'image du sauveur est une autre image mythologique fondamentale à laquelle la conscience collective a fait appel en temps de crise, ⁴² de sorte que chez les Roumains de Transylvanie, la figure de Tudor Vladimirescu était assimilée au sauveur, celui qui leur apporterait la rédemption. La date limite pour la libération des serfs de Transylvanie a également été fixée, à savoir avant Pâques, à une date précise : le mardi 10 avril, jour de la Saint-Théodore, qui tombait dans la semaine sainte, avant les Pâques. Le serf Ignat Ungur a déclaré dans la taverne du village que « même avant de prendre les Pâques, il buvait le vin de son maître et que le jour de Pâques, il jouait dans ses bottes ». Lors du procès qui lui a été intenté, le beau-frère de l'aubergiste a déclaré avoir compris de la déclaration d' La Congrégation Comitatus Ignat Ungur que les Roumains « fêteront le jour de Thodor, qui tombe le mardi de la semaine sainte, parce que ce jour est considéré comme la date limite pour l'accomplissement, avec l'aide de Dieu, de ses plans. Alors les choses seront choisies, et ils traiteront les nobles comme les partisans de Todoras traitent les boyards de Valachie, c'est-à-dire qu'ils les écorcheront vifs ». ⁴³

Au-delà de l'invocation de l'image du sauveur en la personne de Tudor Vladimirescu, des dépositions des personnes enquêtées en 1821 en Transylvanie se dégagent également l'image du sauveur incarné par la divinité suprême. L'appel à Dieu, dans la mentalité paysanne de l'époque, devait contribuer à la levée de tous les interdits et de toutes les barrières, schéma que l'on retrouvait dans tous les grands moments de crise de l'ère moderne, lors du soulèvement de 1784, dans la Proclamation de Padeș, en 1848–1849 etc. ⁴⁴ Les autorités du comté de Hunedoara accusent un paysan, Adam Bedia, d'avoir lu un commandement de Tudor Vladimirescu à plusieurs villageois de Sulighete. Il est peu probable qu'il s'agisse d'une copie de la proclamation de Padeș ou de tout autre document reçu de Valachie ; c'était certainement une lettre quelconque que ce serf illettré faisait semblant de lire, la présentant comme un ordre envoyé par « le prince Todoraș ». Bedia parlait de Tudor à tous les paysans réunis que « Dieu sera sur lui, qu'il veut

⁴¹ Andrei Oțetea, *Țăranii români din Ardeal*, p. 64.

⁴² Voir R. Girardet, *Mituri și mitologii politice*, Iași, 1997.

⁴³ Andrei Oțetea, *Țăranii români din Ardeal*, p. 65.

⁴⁴ Nicolae Bocșan, Valeriu Leu, *Memorialistica revoluției de la 1848 în Transilvania*, Cluj-Napoca, 1988, p. 76. Voir aussi Simona Nicoară, Toader Nicoară, *Mentalități colective și imaginar social. Istoria și noile paradigme ale cunoașterii*, Cluj-Napoca, 1996 etc.

faire justice, et qu'il est maintenant en Valachie, il termine son travail avec les boyards et, si le travail est bien fini là-bas, avant Pâques il viendra ici, qu'un petit prince viendra pour faire en sorte que la justice soit faite ici aussi». ⁴⁵ Il n'existe pratiquement pas de document consignait la déclaration d'un paysan qui ne contienne pas d'appel à la divinité. Dieu est omniprésent (non seulement d'un point de vue théologique, mais aussi social et politique), il coordonne et fixe les moments historiques au terme desquels les paysans obtiendront leur liberté, il applique aussi des punitions, rétablissant l'ordre naturel des choses. ⁴⁶

Un cliché récurrent dans les dépositions des paysans enquêtés ou des témoins, dans la correspondance des autorités (horizontale et verticale, entre les institutions subordonnées et les instances supérieures de Vienne, Cluj, Timișoara, Sibiu etc.) est la perspective d'une reconstitution de la Révolte des Paysans de 1784. Ainsi, le prêtre orthodoxe Ioan Popa, d'un village de la vallée de Crișul Alb (Hălmagiu, département d'Arad), « a déclaré devant plusieurs paysans que si la propriétaire continue à exiger la robota, "ce sera le monde de Horia... Ce ne sera pas un service (robotă), plutôt une émeute ». ⁴⁷ Peu après le déclenchement de la révolution en Valachie, les autorités ont associé le nom de Horea à d'éventuels soulèvements locaux en Transylvanie, connaissant très bien les réalités sociales et économiques de la province. Ainsi, le 14/26 février 1821, le gouverneur de la Grande Principauté de Transylvanie, Bánffy György, a envoyé une circulaire à plusieurs départements et sièges, d'où des informations sur l'état d'agitation des sont parvenues à Cluj, dans laquelle il attirait l'attention sur le danger de contagion avec des informations d'au-delà des montagnes, à tel point que « nous pouvons nous attendre à juste titre à ce que ces troubles similaires au soi-disant tumulte de Horia, et que ces principes dangereux se répandent dans notre pays parmi les gens du peuple ». ⁴⁸ Le même jour, dans une autre lettre adressée à l'évêque orthodoxe Vasile Moga et à l'évêque gréco-catholique Ioan Bob, le gouverneur demandait aux deux hiérarques de prendre les mesures nécessaires pour que les prêtres placés sous leur supervision gardent le peuple sous contrôle et exhortent les paroissiens au calme et à l'obéissance. ⁴⁹

Le souvenir dramatique pour la noblesse des violences commises lors du soulèvement de 1784 a agi comme une force paralysante pour les représentants des classes privilégiées peu après l'éclatement de la révolution en Valachie, convaincus de la contagion rapide et possible des serfs en Transylvanie. Une telle attitude est

⁴⁵ Andrei Oțetea, *Țăranii români din Ardeal*, p. 64.

⁴⁶ Aujourd'hui, en 1821, sont réédités les schémas mentaux présents il y a moins de quatre décennies, au moment du soulèvement de 1784 : „À Turda, le tailleur de sel Ilie Deșan disait que "Horea a été envoyé par Dieu pour chasser les Hongrois en Scythie et qu'ensuite la Transylvanie serait laissée aux seuls Roumains", conformément à D. Prodan, *Răscoala lui Horea*, vol. II, la nouvelle édition révisée, Bucarest, 1984, p. 442.

⁴⁷ Andrei Oțetea, *Țăranii români din Ardeal*, p. 64.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 69. Le texte de la circulaire, avec des détails, dans *DIR*, vol. III, p. 66sq.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 67sq.

également exprimée dans le mémorandum de plusieurs dizaines de nobles du département de Hunedoara, adressé le 6 avril 1821 au comité suprême Alexe Noptsea, dans lequel ils lui demandaient de prendre des mesures supplémentaires pour assurer la paix publique dans le département, notamment en exigeant du commandement militaire suprême de Sibiu le déploiement de troupes supplémentaires: « nous savons que dans notre département il y a une grande milice régulière ... mais permettez-nous de déclarer ouvertement et expressément qu'avec toute cette armée, nous ne nous sentons pas tout à fait en sécurité, avant tout parce qu'une partie de l'armée est de la même racine et de la même religion que le peuple ... L'année 1784 est le témoignage inoubliable et à jamais inoubliable qui nous montre à quel point le manque de préparation et de défense peut être amer et dommageable. Il serait d'autant plus dangereux aujourd'hui, si nous étions surpris, non préparés et imprévus, que même ceux qui n'ont pu atteindre cette année-là leur but n'ont pas oublié leur souffrance de cette époque, et que nous avons raison de croire qu'ils seront plus prudents ». ⁵⁰ Le comté de Hunedoara a été en 1784 l'un des épicycles de la rébellion, qui a eu un impact à long terme sur la conscience publique et a généré une tendance à exagérer le danger d'une nouvelle « horiada ». Ce n'est pas par hasard si, au printemps 1821, c'est dans ce comté que l'on trouve la plupart des déclarations de serfs affirmant que la rébellion se reproduira dans un avenir proche. Ainsi, dans les premiers jours d'avril, les autorités ont arrêté deux paysans de la région de Gurasada « dont l'un a dit à l'autre que dans un temps proche, Horea sortirait à nouveau de Zarand, et l'autre lui a répondu : que Dieu fasse qu'il vienne, pour qu'une fois de plus nous puissions frapper aux portes des Hongrois. ⁵¹

L'une des obsessions de la noblesse de la Transylvanie en 1821 était également que les mouvements sociaux des paysans serfs, mécontents de leur statut, se transformeraient en mouvements politiques nationaux. Il était naturel, dans une certaine mesure, que les autorités craignent que les serfs roumains ne bénéficient du soutien de leur compatriote Tudor pour se libérer non seulement socialement, mais aussi nationalement. Ce n'est pas par hasard qu'au printemps 1821, le gouvernement de Cluj, demanda au commandant du Régiment de gardes-frontières roumain n° II de Năsăud d'« observer constamment l'esprit des Valaques, si étroitement liés aux habitants des provinces voisines ». ⁵² En fait, dans le rapport envoyé le 16 avril 1821 par Alexe Noptsea, le compte suprême de Hunedoara, au Gouvernement de Cluj, on indiquait le fait que de nombreuses personnes de la région croyaient que Teodor « après avoir terminé ses affaires en Valachie, viendra ici contre la noblesse hongroise ». ⁵³ Tout comme en Valachie, où les tensions sociales ont également façonné une conscience politique des paysans

⁵⁰ Andrei Oțetea, *DIR*, vol. III, p. 188.

⁵¹ *Ibidem*, p. 213.

⁵² Virgil Șotropa, *Zavera din 1821*, p. 137.

⁵³ Andrei Oțetea, *DIR*, vol. III, p. 213.

qui ont transféré le mécontentement social au niveau national et politique,⁵⁴ en Transylvanie les interrogatoires de plusieurs paysans arrêtés ou les rapports des autorités ont révélé de telles craintes concernant la dimension politique et nationale des futurs mouvements paysans, stimulés par la conscience de l'appartenance ethnique commune de Tudor Vladimirescu et des serfs, des gardes-frontières roumains de la province. Le rapport du préteur Farkas András de Sângătin, daté du 5 avril 1821, au juge Sárpataki Györgi d'Aiud, laisse entrevoir ce possible conflit interethnique dans la province : « Nițu Fulea ... a dit en secret que, comme il l'a entendu dire par beaucoup, la fin des Hongrois sera proche... Les circonstances décrites dans ces 5 points sont toutes de nature à mettre en péril la sécurité de la noblesse hongroise ». En particulier, le rassemblement silencieux des Roumains dans l'église tard dans la nuit ne prouve rien d'autre que le danger proche ; afin de prévenir tout inconvénient possible et pour que la communauté roumaine n'ait pas la moindre possibilité de se rebeller, pour l'application rapide des mesures nécessaires, j'ose vous demander, Monsieur le Juge Supérieur, de bien vouloir intercéder, puisque le malheur menace la noblesse de Sângătin en particulier, pour que, pour sa défense, l'armée puisse être proche ».⁵⁵ Les représentants du système politique fondé sur *l'Unio Trium Nationum* ont été confrontés dès la fin du XVIII^e siècle aux revendications politiques et nationales des élites roumaines (le mouvement du Supplex a été particulièrement virulent surtout pour la grande noblesse hongroise et le patriciat saxon), craignant que la révolution au sud des Carpates ne déclenche en Transylvanie une lutte de libération non seulement sociale, mais aussi nationale.

5. Conséquences. Conclusions

Après la mort de Tudor à la fin du mois de mai 1821 et la diffusion de la nouvelle en Transylvanie aussi, ces déclarations et « bravades » de certains paysans qui espéraient qu'après l'achèvement des affaires en Valachie, les Pandours du « prince Todoraș » franchiraient les montagnes et les libéreraient à leur tour, se sont rapidement atténuées jusqu'à ne plus être détectées. Dans la seconde moitié de l'année, les autorités militaires d'Ardeal et de Banat ont dû trouver des solutions viables et durables pour empêcher le passage dans la monarchie autrichienne de groupes de pandours et d'éteristes qui cherchaient à échapper à la terreur turque instaurée par les troupes victorieuses d'Ipsilanti. Cela est démontré par les dizaines de correspondances échangées entre les autorités politiques, administratives et militaires, locales et centrales, jusqu'à la fin de l'année 1821.

⁵⁴ „După fuga lui Caragea vodă în Italia în 1818, mai mulți clăcași au refuzat să-și achite dijma și obligațiile de clacă, motivând că de acum trebuie să plece din țară și boierii greci”, cf. Virgil Joița, *Revoluția din 1821-mentalități țărănești*, p. 62.

⁵⁵ Andrei Oțetea, *DIR*, vol. III, p. 180.

Malheureusement, les problèmes fondamentaux de la société transylvanienne, en particulier ceux socio-économiques, n'ont pas connu d'amélioration après 1821, de sorte que dans les décennies qui ont suivi la révolution de Tudor Vladimirescu, la crise structurelle de l'ancien régime est devenue de plus en plus pressante « tant par le système anachronique et inefficace de l'exploitation des terres, basé sur la robota et la dijma, par l'entrave à l'expansion industrielle et commerciale résultant des restrictions imposées par les guildes, que par les vices évidents du régime institutionnel, dans lequel l'absence d'infrastructure économique essentielle au développement moderne (voies de communication, système de crédit, services) était combinée à une administration lourde, une justice corrompue et partielle, et à un système fiscal injuste ».⁵⁶ C'est pour cette raison que les tensions sociales ne cessent de s'accumuler et de nombreux troubles paysans sont enregistrés dans les années qui suivent, dont certains sont déclenchés par l'éclatement d'événements sociaux de grande ampleur dans les environs de la province, comme l'insurrection du choléra en Slovaquie en 1831. Comme la figure de Tudor n'a pas eu un impact suffisamment profond et durable sur l'esprit collectif de la Transylvanie pendant les quelques mois de la révolution de la Valachie, au cœur des tensions sociales en Transylvanie l'appel symbolique a également été lancé à Horea, tant par les serfs que par les autorités. Comme le raconte George Barițiu, l'épidémie de choléra a généré des révoltes sanglantes dans ces années-là, avec notamment la « rébellion » de certaines communes roumaines de la région de Hațeg, et le choléra « a fait ses ravages plus précisément dans les comtés où les seigneurs féodaux avaient traité le peuple de manière plus dure. Dans ces régions-là, le peuple s'est jeté avec une fureur indicible sur les familles dirigeantes, les médecins et les fonctionnaires du comté, les tuant et les torturant comme des bêtes carnivores : certains ont été rôtis, d'autres enterrés vivants, beaucoup ont été emprisonnés pour qu'ils meurent de faim, et d'autres encore ont eu les mains, puis la tête coupées. Cette rébellion n'a pu être réprimée que par la force militaire ».⁵⁷ On assiste ainsi à une réédition du soulèvement de Horea, avec toute la violence et l'étendue territoriale qui ont accompagné cette grande explosion sociale en Transylvanie à la fin du XVIII^e siècle. La noblesse et les autorités ont été en alerte de nouveau, mobilisant l'armée pour étouffer dans l'œuf la nouvelle « horiada ».⁵⁸

⁵⁶ Ladislau Gyemánt, *Epoca renașterii naționale*, p. 272.

⁵⁷ George Bariț, *Părți alese din istoria Transilvaniei. Pe două sute de ani din urmă*, II^e édition, notes, commentaires et index académicien Ștefan Pascu et prof. dr. Florin Salvan, étude introductive académicien Ștefan Pascu, vol. I, L'inspectorat pour la culture du département de Brașov, Brașov, 1993, p. 534.

⁵⁸ Pour ces révoltes locales en Transylvanie en 1831, voir Lorant Tilkovsky, „Mișcările țărănești din Ardeal în 1831 și legăturile lor cu „răscoala holerei” din Slovacia de Est”, dans *Studii*, 1958, no. 2, p. 73–90; Nicolae Edroiu, „Un izvor narativ transilvănean privind răscoala holerei din Slovacia de Est (1831)”, dans *Acta Musei Napocensis*, IV, 1967, p. 549sq; Csetri Elek, „Iratok az erdélyi parasztság 1831. évi mozgalmainak kéréséhez”, dans *Studia UBB. Historia*, fasc. 1, 1962, p. 57–97.

Les échos de l'insurrection du choléra de 1831 ont fait que, dans les années suivantes, une telle perspective, effrayante pour la noblesse, s'est concrétisée. Dans sa synthèse, le même incomparable Barițiu raconte comment la nouvelle épidémie de choléra de 1836 a ravivé l'agitation sociale, qui avait parfois des connotations nationales : « le deuxième choléra est revenu sur le pays, toujours avec la même fureur que le premier... il a provoqué une peur et une terreur encore plus grandes, car la maladie était encore inconnue et non étudiée par les médecins, qui essayaient aussi de trouver des moyens d'évasion qu'ils prescrivaient ». En conséquence, comme en 1831, les habitants de plusieurs communes du département de Hunedoara, superstitieux comme ceux de la Haute-Hongrie et d'ailleurs, croyant que les médecins et les seigneurs même tuent les gens avec leurs médicaments par haine nationale et religieuse, se sont révoltés, ont tiré des coups de fusil sur eux et les ont mis en fuite. À la suite de cet incident, les familles des propriétaires, craignant la nouvelle horaiada (soulignée), ont de nouveau fui et se sont retirées des villages vers les villes ». ⁵⁹ Ne connaissant pas pour une longue période les causes du choléra et de ses voies de transmission, les foules ont craint en permanence que leur vie ne soit en danger. Du fait de leur ignorance, les individus ont été tentés de voir dans les épidémies des signes divins envoyés soit pour les punir, soit pour tester leur foi. La panique, la peur et l'effroi sont autant de mots utilisés pour décrire la réaction populaire face à l'impact du choléra. ⁶⁰ Une telle réaction n'était même pas bizarre étant donné la virulence de la maladie, la rapidité avec laquelle elle faisait des ravages humains, comme le suggèrent plusieurs témoignages contemporains. Très souvent, les visages des mourants du choléra subissaient des changements visibles; en quelques heures, la vigueur d'un jeune homme était remplacée par l'expression d'un vieillard ; du jour au lendemain, les visages des proches, contaminés par le choléra, changeaient et il n'est pas surprenant que la panique ait amplifié les conséquences désastreuses de l'épidémie. Mais il était difficile d'atténuer la panique et la terreur des gens, alors qu'il arrivait souvent qu'un individu de la communauté, la personne avec laquelle ils avaient travaillé côte à côte dans les champs ou avec laquelle ils s'étaient retrouvés le dimanche à la taverne du village ou à la danse, soit frappée par le choléra en très peu de temps, comme le révèle une inscription de 1836 dans un livre d'église, probablement faite par le prêtre: « surtout dans les villes, beaucoup de gens ont péri, parce que certains des gens en bonne santé sont morts, et la même chose s'est passé dans les villages », ou lorsque des familles entières ont été décimées : « beaucoup de familles sont mortes, laissant leurs maisons désertes ». ⁶¹ Naturellement, dans un tel contexte, les superstitions et les rumeurs ont trouvé un terrain d'expansion fertile. C'est pourquoi, afin de ne pas contribuer davantage à un climat social tendu, les autorités ont tenté par tous les moyens d'atténuer les éléments qui auraient pu amplifier la panique et la terreur. ⁶²

⁵⁹ George Bariț, *Părți alese din istoria Transilvaniei*, p. 555.

⁶⁰ Vincent J. Knapp, *Disease and its impact on Modern European History*, The Edwin Mellen Press, 1989, p. 125.

⁶¹ Florian Dudaș, *Îsemnări pe bătrâne cărți de cult*, București, 1992, p. 104. ; Valeriu Leu, *Epidemii și mentalități în Banatul Luminilor*, dans vol. *Banatul între arhaic și modern. Mentalități în Veacul Luminilor*, Reșița, 1993, p. 21.

⁶² Pour l'impact des épidémies de choléra en Transylvanie, non seulement du point de vue démographique, mais aussi social, voir Ioan Bolovan, *Aspecte privind impactul demografic și mental*

Enfin, en parallèle avec la perpétuation des tensions sociales, une activation du mouvement d'émancipation nationale de la part de la population roumaine majoritaire, consciente de sa prévalence et de sa force, a eu lieu en Transylvanie, en Banat, en Crișana et en Maramureș (les données du recensement josphin de la fin du XVIII^e siècle, qui montraient le pourcentage supérieur des Roumains dans la population totale de la Transylvanie, sont connues depuis longtemps). Le fait que le mouvement d'émancipation nationale roumain a impliqué de plus en plus ses propres élites (ecclésiastiques, militaires, administratives, économiques, etc.) soulevait la question de la survie du système constitutionnel médiéval de la province, fondé sur *l'Unio Trium Nationum* et les religions reçues. « Dans la Grande Principauté de la Transylvanie, l'évêque orthodoxe Vasile Moga, lors d'un voyage à Vienne en 1827, a demandé la reconnaissance de l'égalité des droits des Roumains orthodoxes avec les habitants catholiques, la suppression des charges spécialement imposées aux orthodoxes pour l'entretien de leurs écoles, de leur clergé et de leurs églises, la mise à disposition de moyens adéquats pour la culture du clergé et du peuple. Sous la demande de la Cour de Vienne, tant l'évêque Moga que l'évêque grec-catholique Ioan Bob, se sont prononcé en faveur de la création d'un système d'écoles de village, sans imposer de nouvelles charges au peuple contribuable, tout en garantissant des moyens de subsistance adéquats aux enseignants et en les exemptant de toute fonction publique. Au niveau local, plusieurs communautés roumaines des Terres saxonnes ont demandé la reconnaissance de l'égalité des droits et des devoirs de tous les habitants de cette partie de la principauté, l'égalité d'accès aux biens immobiliers et à tous les avantages communaux, en proportion des charges publiques supportées ».⁶³

En conclusion, la révolution de 1821 en Valachie a suscité en Transylvanie, sur le plan individuel et parfois sur le plan collectif, des comportements et des attitudes qui ne peuvent être comparés, par leur ampleur et leur manifestation, au soulèvement de 1784 ou à la révolution de 1848. Pourtant, l'écho des événements de 1821 au nord des Carpates, notamment chez les Roumains, a été important, comme en témoignent la réaction et la mobilisation exemplaires des autorités. L'année 1821 fait partie de la série de bouleversements qui ont préparé, dans les décennies suivantes, la grande explosion de la révolution de 1848, lorsque les masses et les élites ont agi ensemble, lorsque le plan social a fusionné avec le plan élitiste, politique et national. Cela explique également pourquoi la révolution de 1848 en Ardeal a été un point-clé dans l'histoire moderne de la Roumanie.

al epidemiilor de holeră în spațiul ardelean în secolul al XIX-lea, în vol. Națiune și europenitate. Studii istorice. In honorem Magistri Camili Mureșanu, volume soigné par Nicolae Edroiu, Susana Andea, Șerban Turcuș, Bucarest, 2007, p. 228–241.

⁶³ Ladislau Gyemánt, *Epoca renașterii naționale*, p. 271sq.